

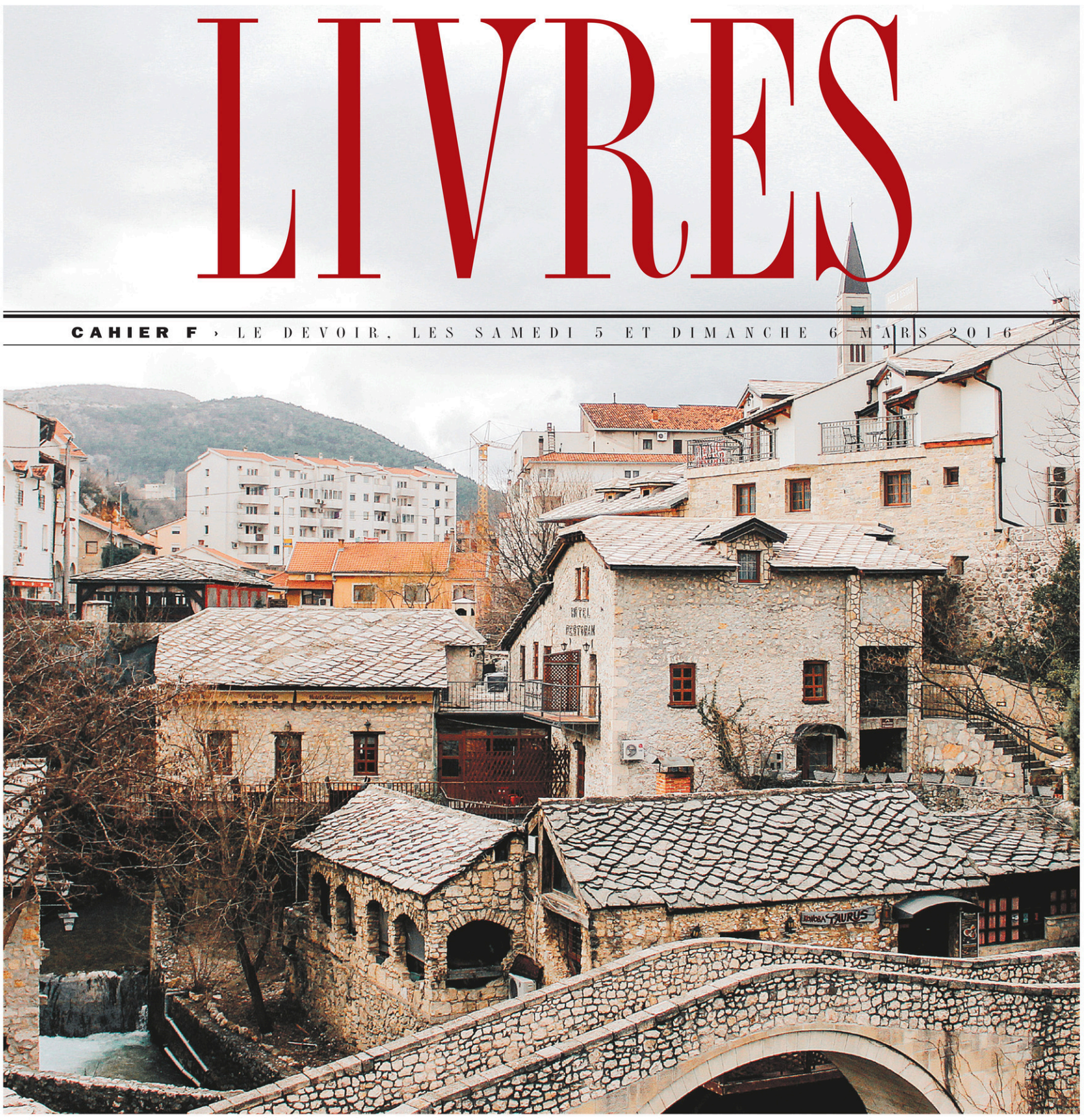
Gwenaëlle Aubry en deux temps et deux romans

Page F 4



Le sismographe de la vie intérieur de **Jens Grøndahl**

Page F 5



YASIN EMIR AKBAS GETTY IMAGES

La ville de Mostar en Bosnie-Herzégovine

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

L'inconsolable

Maya Ombasic rend un hommage à son père, mort de nostalgie loin de son pays

CHRISTIAN DESMEULES

Avant d'être défigurée par les bombardements et le nettoyage ethnique, la ville de Mostar, coupée en deux par la Neretva, était un véritable carrefour des cultures. Cette identité riche et plurielle, cette petite ville de Bosnie-Herzégovine aujourd'hui reconstruite et estampillée joyau du patrimoine mondial, la porte jusque dans son nom, qui signifie «gardien du pont».

Maya Ombasic, née à Mostar en 1979, remonte le temps pour raconter avec talent, sensibilité et profondeur la longue dérive d'un homme déraciné, son père, qui a traîné jusqu'à sa mort précoce le lourd malheur d'avoir dû quitter son pays. Un voyage d'exil et de nostalgie qui nous entraîne de l'ex-Yougoslavie à la Suisse, en passant par Ottawa, Montréal et Cuba.

Avant d'être l'auteure de *Chroniques du lézard* et *Rhadamanthe* (Marchand de feuilles, 2007 et 2009), les deux romans qu'elle a consacrés à Cuba, pays de sang bouillant à l'héritage communiste lui aussi, une sorte de «paradis perdu» pour lequel elle aura plus tard le coup de foudre, Maya Ombasic a été une jeune réfugiée fuyant le nettoyage ethnique, transformée du jour au lendemain avec ses parents et son jeune frère en apatride, comme tant d'autres Yougoslaves.

Elle n'avait aucune idée, raconte-t-elle dans *Mostarghia*, le récit qu'elle consacre à son père *«inconsolable de Mostar»*, des *«rancœurs historiques vertigineuses»* qui étaient à l'œuvre dans son pays d'origine avant son éclatement en 1991.

Un récit d'immigration qui se double d'un portrait à la fois doux et amer du père, auquel elle s'adresse par-delà la mort à l'occasion du voyage qu'elle entreprend, après avoir sacrifié ses économies pour le faire enterrer à Mostar, *«au pays des arbres sucrés»*.



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

L'auteure et philosophe Maya Ombasic

Un réveil brutal

Portrait contrasté du père, donc, artiste-peintre attaché à l'héritage de Tito mis en miettes après la chute du communisme en Europe, *Mostarghia* est aussi une autobiographie en creux, faisant au passage le récit d'une émigration «réussie» et de la naissance d'une sensibilité d'écrivaine.

«C'est presque une loi de la physique dans les Balkans: le bien et le mal, la vérité et le mensonge marchent du même pas.» Figure tragique d'exil, personnage dépressif, alcoolique, fumeur compulsif, suicidaire, excessif et séducteur, condamné à vivre dans un monde imaginaire en raison de l'exil, il était pour sa fille *«la poésie incarnée»*, capable de passer de la légèreté insouciante aux profondeurs abyssales de la dépression. À la merci, en somme, de son *«infatigable et insatiable âme slave»*.

Cet homme qui se sentait coupable d'avoir abandonné son pays au moment où, croyait-il, celui-ci avait le plus besoin de lui ressemblait de manière frappante, semble-t-il, à Andreï Tarkovski. Pour forger le titre de son récit, l'écrivaine s'est d'ailleurs inspirée de *Nostalghia* (1983), l'avant-dernier film du grand cinéaste russe.

«Pour toi, naître à Mostar, ça voulait dire beaucoup de choses. Comprendre la langue des poètes, et la parler avec un accent chantant, reconnaissable entre mille, siroter une rakija à l'ombre des figuiers penchés sur la tumultueuse Neretva, manger des cévapi, notre kebab national, dans la vieille ville aux allures d'Istanbul, être prêt à donner sa vie pour notre club de foot, se gaver des marrons grillés vendus par les gitans à l'automne, faire un méchoui le 1er mai, manger l'anguille fraîchement pêchée, s'enivrer au printemps du parfum des cerisiers et des amandiers en fleur…»

Une lente agonie

D'abord réfugiés en Suisse peu après le début des hostilités, où s'écoulent des années d'adolescence qui *«passent comme une lente agonie»*, on les ramène partout à une identité ethnique et religieuse (bosniaque, musulmane) dans laquelle ils ne se reconnaissent pas. *«Tu ne sais plus comment leur expliquer que la question de la religion est dépassée, hors sujet depuis que Tito nous a donné une nationalité.»*

«Quelle serait ma vision du monde, se demande-t-elle, *si mon cerveau avait traversé l'adolescence en allemand et non en français? Le rythme de ma poésie serait-il différent? Le goût de mercure que j'ai dans la bouche, certaines nuits sans espoir, serait-il le même dans la langue de Nietzsche que dans celle de Rousseau?»*

À Genève comme à Ottawa, où la famille se retrouvera quelques années plus tard, il refusera toujours d'apprendre la langue, caressant

VOIR PAGE F 4 : **INCONSOLABLE**



JOËL SAGET AGENCE FRANCE-PRESSE

Camille Laurens

L'indifférence est un autre genre de burqa

Camille Laurens: «Je n'écris pas sur un sujet, j'écris depuis un sujet, moi»

DANIELLE LAURIN

Parce que larguée par un homme plus jeune, une femme divorcée, 48 ans, deux enfants, professeure de littérature, s'est retirée du monde. Ravagée par le chagrin, elle est aussi pleine de hargne, de colère. Depuis plus de deux ans pensionnaire dans une clinique psychiatrique, elle parle à son médecin.

«Nous les femmes, nous sommes toutes des boîtes de conserve. Du jour au lendemain, impropres à la consommation», dit-elle. Et encore: *«On a servi, on ne sert plus. Hier fantasme, aujourd'hui fantôme.»*

Claire. Claire Millecam, c'est son nom. Elle est l'une des protagonistes de *Celle que vous croyez*. Diatribe contre le regard que portent les hommes sur les femmes vieillissantes, ce nouveau roman de l'écrivaine française Camille Laurens, 58 ans? En partie.

Aussi une réflexion sur les jeux de séduction à l'ère de Facebook: Claire Millecam s'est créé un faux profil Facebook, avec une fausse photo, en se rajeunissant d'une vingtaine d'années. Elle s'est laissée prendre au jeu de l'amour virtuel, et ça s'est retourné contre elle.

«C'est pernicieux et ça peut être pervers, les relations sur Facebook, commente la romancière rencontrée à Paris. *On est dans le fantasme et on peut ne jamais arriver dans la réalité. C'est une manière de fuir la réalité, au fond, de la déguiser.»*

Fausses identités et fausses confidences parsèment *Celle que vous croyez*. Loin de se contenter d'un seul point de vue, l'auteure de *Dans ces bras-là* (P.O.L), prix Femina 2000, multiplie les versions de la même histoire, par jeux de miroirs. De sorte qu'on ne sait plus démêler le vrai du faux, qu'on ne sait plus qui croire.

Exactement l'effet recherché par Camille Laurens: *«C'était pour moi à la fois une interrogation sur la façon dont nous communiquons entre nous, et sur la façon dont le langage nous a été donné à la fois pour dire la vérité et pour dissimuler la vérité, et puis c'était aussi une réflexion sur le roman lui-même, ce que c'est que la littérature de fiction, puisqu'on m'a beaucoup classée dans l'autofiction.»*

Se distancer de l'autofiction, une nécessité à ses yeux. *«C'est devenu une espèce d'injure. Vous n'avez plus jamais, dans la presse en tout cas, et même je crois dans l'esprit des lecteurs, d'images positives de ce genre littéraire. Autofiction égale déballage, narcissisme, nombrilisme.»*

Le jeu du double

Elle ne s'empêche pas pour autant de faire des clins d'œil à l'autofiction dans *Celle que vous croyez*. Ça l'amuse. Que le nom de famille de Claire, Millecam, soit l'anagramme de Camille… et qu'il y ait nommément une Camille dans l'histoire, une Camille écrivaine qui plus est.

Elle convient que Claire et Camille sont des doubles d'elle-même. *«Ça correspond à un questionnement sur l'identité. Je n'ai pas, moi, le sentiment d'avoir une seule identité, mais d'être multiple. Je suis Claire, cette femme qu'on peut considérer comme victime de sa propre névrose ou de sa propre folie, qui est dans une sorte de délire au début, et qui en même temps affirme de façon très féministe ses positions. Et je suis cette romancière, Camille, qui essaie de ressaisir toute cette folie dans quelque chose de plus pensé, de plus réfléchi. Il y a au moins ces deux identités en moi.»*

Le personnage de Claire lui sert en quelque sorte de dévidoir. Comme son double, elle trouve

VOIR PAGE F 2 : **INDIFFÉRENCE**

LIVRES



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

François Barbeau, costumier émérite et presque inventeur du métier au Québec, semble avoir inspiré le romancier Jean-Marc Beausoleil.

ROMAN QUÉBÉCOIS

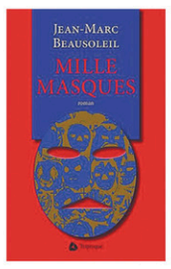
Le costumier en déroute

DOMINIC TARDIF

François Barbeau, décédé à l'âge de 80 ans le 28 janvier dernier, aurait, selon les spécialistes, littéralement inventé le métier de costumier au Québec. *«C'est plate à dire, mais quand quelqu'un d'aussi talentueux et doté d'une telle vision disparaît, on comprend qu'il ne sera jamais remplacé»*, déclarait alors entre les pages de ce journal Xavier Dolan, qui avait sollicité les lumières du maître pendant la production de *Mommy*.

Olivier, narrateur de *Mille masques*, et propriétaire de l'atelier de costumes du même nom, réalise douloureusement, pour sa part, qu'il ne parviendra jamais à remplacer dignement Benjamin Goldstein, son regretté mentor (à qui Jean-Marc Beausoleil attribue des débuts à bord de la Roulotte de Paul Buissonneau, ainsi qu'une stakhanoviste ardeur à la tâche, deux détails empruntés à la biographie de Barbeau). Le vieillissant artisan n'a pas été à la hauteur de celui qui l'a consolé et rescapé du deuil de sa femme, préférant s'enfoncer dans la noce et le décolleté pigeonnant des jeunes premières de passage dans son lit plutôt que dans le travail.

Dépité par l'oisiveté de son père, dont l'entreprise prend l'eau, le fils d'Olivier deviendra son contraire en passant des scouts aux cadets, avant de carrément s'enrôler dans l'armée. Son départ vers le front afghan glace les relations entre les deux hommes. Chaque soir, c'est un Olivier vêtu d'un costume tiré de sa collection et équipé d'un verre de scotch qui consigne dans un cahier ce qu'il aurait aimé dire à son enfant. Sous le masque de l'alcool, un père se confie et dresse des bilans.



Superposition

Jamais à court de prémisses inusitées, Jean-Marc Beausoleil demeure avec ce neuvième roman l'écrivain du joyeux éparpillement. À la relation tendue entre Olivier et son fils, l'auteur de *Docteur Jazz* (Trois-Pistoles, 2015) insuffle une série d'apartés éditoriaux sur la dématérialisation des relations humaines ou l'impérialisme américain tenant davantage du coup de gueule Facebook que de la littérature. Son cerveau en ébullition et son subtil sens de l'humour produisent néanmoins plusieurs idées amusantes, dont celle d'un personnage de cinéaste travaillant à un film de série B de type « Goya rencontre Playboy ».

Dans le vocabulaire du vêtement, Jean-Marc Beausoleil serait davantage un adepte de la superposition que du dénuement. Raconter en 152 pages une relation amoureuse naissante, et la déroute d'une carrière, et un tournage avorté, et la vie d'un grand costumier, et un duo père-fils à couteaux tirés est une tâche sur laquelle même le romancier le plus habile achopperait. Les coutures ne peuvent que pendre une fois la quatrième de couverture refermée.

Confrontation entre un jouisseur prenant son pied *«quand l'élastique lâche»* et son fils ne pouvant, lui, jamais être trop encadré, *Mille masques* pose en creux la question de ce que le masque camoufle, et de ce que le masque donne comme permission. Le masque est-il un leurre ou un nécessaire appel d'air? semble se demander Beausoleil devant cet enfant qui se rebellera, après avoir été ridiculisé devant toute sa classe à cause de son adhésion trop enthousiaste au monde de l'imaginaire. *«Tu argumentais que Superman devait bien exister puisque tu avais ses bottes et sa cape à la maison»*, se souvient le paternel. Entre celui qui fuit le réel et celui qui s'y confine, qui est le plus ridicule?

Collaborateur
Le Devoir

MILLE MASQUES
Jean-Marc Beausoleil
Triptyque
Montréal, 2016, 152 pages

ESSAI

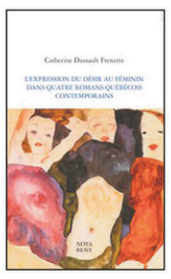
Genres subvertis, écriture en délire

Catherine Dussault Frenette analyse le désir au féminin dans le roman québécois

MICHEL LAPIERRE

«Je sais comment sont faits les garçons. Cet aiguillon que les mères puissantes leur ont planté au milieu du corps, et moi je suis creuse et humide», se dit une adolescente dans *Les fous de Bassan* d'Anne Hébert (Seuil, 1982). N'est-ce pas des femmes que naissent les hommes? L'intuition de la romancière enrichissait déjà, en 1982, la notion psychosociale de genre qu'exploite l'essayiste Catherine Dussault Frenette et qui dépasse la vieille notion de sexe.

Au fil de son livre *L'expression du désir au féminin dans quatre romans québécois contemporains*, la doctorante en littérature se réfère à la philosophe américaine Judith Butler, l'une des principales théoriciennes, au cours des années 1990, de la notion de genre. Comme *«le désir n'a longtemps été saisissable qu'à partir de la seule perspective masculine»*, explique-t-elle, la subjectivité du désir chez les personnages féminins de certains romans ébranle les perceptions conventionnelles.



Ce bouleversement des genres, c'est-à-dire des différences non biologiques entre hommes et femmes, elle le scrute avec doigté dans *Les fous de Bassan*, *Volkswagen blues*, de Jacques Poulin (1984, Babel), *L'île de la Merci*, d'Élise Turcotte (Leméac, 1997), et *La petite fille qui aimait trop les allumettes*, de Gaétan Soucy (1998). Elle nous convainc qu'étrangement, les romans des deux hommes vont plus loin que ceux des deux femmes dans la subversion des stéréotypes féminins ou masculins.

Le délire et l'effroi

Le roman de Poulin met en scène une jeune Métisse androgyne mais attirée par l'homme de souche européenne avec qui elle traverse l'Amérique en dénonçant les colonisateurs blancs et masculins du continent jadis autochtone. Elle séduit presque brutalement son compagnon de route qui se soumet à elle comme le ferait une femme stéréotypée. Dans le roman de Soucy, la jeune fille, forcée par son père à revêtir une identité masculine, se retrouve femme à travers l'horreur lorsque son frère la viole.

En dépit de l'originalité du récit, il n'y a guère de subversion de genre sous la plume d'Élise Turcotte. Chez la romancière, Catherine Dussault Frenette constate que *«le désir féminin reste définitivement marqué par la honte et subordonné à une volonté masculine»*. Malgré sa contraignante grille de lecture, elle aurait pu insister plus sur le charme de l'écriture dans des œuvres si bien choisies.

Par exemple, Anne Hébert fait dire à un personnage féminin: *«Un jour, mon amour, nous nous battrons tous les deux sur la grève, dans la lumière de la lune qui enchante et rend fou.»* L'adolescente avoue vivre là un rêve trompeur en parlant en elle-même au misogyne, au violeur qui la tuera. L'écriture seule insinue que, par-delà la plus étrange subversion des genres, l'attirance même entre les êtres quels qu'ils soient renferme déjà sa part de beauté, de délire et d'effroi.

Collaborateur
Le Devoir

L'EXPRESSION DU DÉSIR AU FÉMININ
DANS QUATRE ROMANS QUÉBÉCOIS CONTEMPORAINS
Catherine Dussault Frenette
Nota bene
Montréal, 2016, 174 pages

> ***«L'appropriation récente par les écrivaines de l'écriture de la sexualité reconfigure les codes usuels de la transcription du désir, troublant de ce fait l'ordre du genre»***
>
> **Extrait de *L'expression du désir au féminin***

INDIFFÉRENCE

SUITE DE LA PAGE F 1

injuste le fait qu'un homme âgé puisse être en couple avec une femme plus jeune, alors que le contraire est plutôt mal vu et rare. *«Qu'est-ce qui justifie cette inégalité? Le sujet n'était pas de répondre à cette question, mais juste de constater cette inégalité, qui me fait penser que les femmes sont davantage considérées comme des objets et les hommes comme des sujets. Une femme est un objet: objet de désir. Donc beauté, jeunesse… ensuite, un objet d'indifférence, quand elle perd un peu de sa beauté ou de sa jeunesse, et éventuellement un objet de rejet. Alors qu'un homme est un sujet. Il est le sujet de son désir, beaucoup plus que l'objet, simplement, du désir des femmes.»*

À travers Claire, c'est aussi la situation générale des femmes dans le monde que Camille Laurens dénonce. Femmes *«vitriolées, défigurées au Pakistan»*, femmes *«violées partout»* et parfois pendues pour ce *«déshonneur même»*, femmes excisées… La romancière convient qu'il n'y a aucune commune mesure entre le sort des femmes occidentales et le traitement réservé à certaines femmes ailleurs dans le monde, par exemple par Daech. Mais elle n'en fait pas moins dire à Claire que *«l'indifférence est un autre genre de burqa»*.

«En vieillissant, les femmes sont cachées, insiste Camille Laurens, *elles disparaissent, comme sous la burqa. Elles disparaissent des regards. Comme dans cette fameuse blague que j'ai reprise dans mon livre: Quel superpouvoir acquièrent les femmes à 50 ans? Elles deviennent invisibles!»*

Plusieurs blagues du genre traversent *Celle que vous croyez*. Une façon pour l'écrivaine d'alléger son propos, de dire qu'on peut en rire aussi. La dernière blague du livre, *«qui paraît-il est issue d'un conte persan»*, Camille Laurens ne se lasse pas de la répéter: *«C'est l'homme qui demande à la fée de lui offrir une femme plus jeune, et qui se retrouve, lui, à 90 ans, alors que sa femme en a toujours 60.»*

Le sort de femme, mais aussi le désir, l'amour sont, depuis les débuts de Camille Laurens en écriture il y a 25 ans, ses sujets de prédilection. Mais dans ses livres précédents, son regard semblait moins sombre. Moins amer, certainement, si on compare à son lumineux *Dans ces bras-là*. Quand on le lui fait remarquer, elle ne se défile pas: *«Quand j'ai écrit* Dans ces bras-là, *j'étais au début de la quarantaine et, je l'avais dit à mon éditeur, je sentais qu'il fallait que je l'écrive à ce moment-là, parce que plus tard je ne pourrais pas. Il fallait que je l'écrive alors que je pouvais encore parler du désir des hommes et d'une manière réciproque, alors que je pouvais faire une sorte d'hymne au désir et aux hommes.»*

Tout cela est lié pour elle à l'évolution de son expérience personnelle. *«Parce que j'écris à partir de moi. En cela, on peut dire que c'est de l'autofiction. Je n'écris pas sur un sujet, j'écris depuis un sujet si je puis dire, moi. Mes livres suivent le trajet de mon expérience vécue. Ils sont issus de mon regard sur le monde, mon regard qui est fait de mes expériences, de mes drames éventuels, de mes douleurs.»*

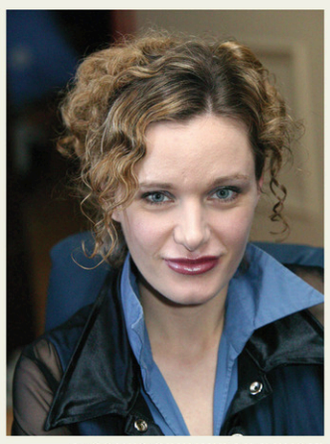
Elle a des amies, précise-t-elle, qui sont très heureuses, qui vivent en couple… *«Mais c'est pas elles qui écrivent mes livres…»* dit-elle en riant. Elle ajoute: *«Peut-être que demain je vais écrire un merveilleux roman d'amour… Je me le souhaite.»*

Collaboratrice
Le Devoir

CELLE QUE VOUS CROYEZ
Camille Laurens
Gallimard
Paris, 2016, 194 pages

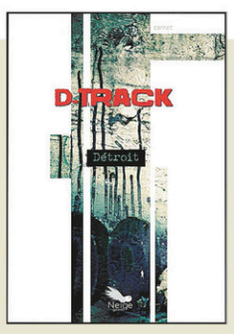
Nelly Arcan, par Camille Laurens

Vous avez dédié *Celle que vous croyez* à la mémoire de Nelly Arcan. Une façon pour vous de lui rendre hommage?
J'ai beaucoup pensé à elle en écrivant ce livre. Je pense qu'elle témoigne d'un drame, d'un déchirement qui est celui de beaucoup de femmes. Évidemment, elle en a témoigné tragiquement, puisqu'elle a choisi de mourir… Pour moi, ce déchirement qui est assez caractéristique du féminin, c'est le déchirement entre d'un côté la nécessité de plaire, de faire attention à soi, d'entretenir sa beauté, d'être *sexy*, séduisante pour les hommes, pour entretenir le désir des hommes, et en même temps, souffrir de ça, souffrir du fait que justement, ce soit la seule chose qui puisse enclencher le désir et éventuellement l'amour. Dans une vidéo d'elle qu'on peut voir sur Internet, Nelly Arcan, qui en plus avait été escorte, disait qu'elle craignait, en perdant sa jeunesse, de ne plus exister pour les hommes. Et en même temps, ça lui faisait horreur de penser ça. Je trouve que c'est tellement tragique, et féminin.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

La Vitrine



CARNET

DÉTROIT
D-Track
Neige-galerie
Gatineau, 2015, 56 pages

«Detroit: des chars et du rock'n'roll. Not a bad combo», a un jour lumineusement déclaré le chantre de l'Amérique Bud Light Kid Rock au sujet de sa région natale. Pas exactement le plus pénétrant anthropologue en Occident, le «pimp *de la nation*» aura négligé d'inclure dans sa description l'ingrédient principal sur lequel la ville des moteurs a assis son identité et son mythe: le courage. D-Track, heureusement, ne souffre pas de la même myopie que son homologue étasunien. En visite au Michigan en 2014 pour le tournage d'un vidéoclip tiré de la pièce *Occupons l'hiver*, David Dufour découvre un paysage décimé par la crise économique, terre sacrifiée d'un pays abonné au déni. Le rappeur et slameur dégaine son iPhone afin d'immortaliser en photos, comme on peint des natures mortes, un funeste cortège d'immeubles abandonnés, d'intérieurs graffités et de murs rongés par les moisissures. Magnifique carnet d'artiste ponctué de codes QR menant vers des vidéos et des extraits musicaux, *Détroit* regroupe ces images ainsi qu'une série de poèmes, de textes de chansons et de slams célébrant moins la capitale de l'automobile elle-même que l'entêtement et l'espoir pouvant légitimement revendiquer une ville ayant essuyé son lot de claques sur la gueule. Dans les mots de Tony Jones, attachant sans-abri et victime collatérale de la Grande Récession de 2008 à qui Dufour tend le micro dans l'intro de son vidéoclip filmé au milieu de la désolation: *«Detroit is coming back.»*

Dominic Tardif

SALON DU LIVRE ANCIEN DE WESTMOUNT
LE SAMEDI 12 MARS 2016
10 h - 16 h - Entrée : 3 $
Rens.: 514 935-9581
4001 boul. de Maisonneuve Ouest.
(Situé à l'entrée du Collège Dawson)
www.defreitasbooks.com

LITTÉRATURE

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Arbre de vie

Mourir par curiosité, ou cultiver l'espoir par les histoires

DANIELLE LAURIN



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

L'auteure Christiane Duchesne se distingue par son souci constant d'allumer l'imaginaire de ses lecteurs.

Christiane Duchesne a toujours eu le don, à travers le regard qu'elle pose sur ses personnages, de semer la tendresse dans ses écrits. Trois fois gagnante d'un Prix du Gouverneur général, lauréate en 2001 du prix France-Québec et du prix Ringuet de l'Académie des lettres du Québec pour *L'homme des silences* (Boréal), cette écrivaine au long cours se distingue aussi par un souci constant d'allumer l'imaginaire de ses lecteurs, grands ou petits.

Dans *Mourir par curiosité*, elle raconte encore et encore des histoires, les multiplie. Elle fait s'imbriquer le passé dans le présent, le merveilleux dans le quotidien, l'improbable dans le palpable. Elle fait advenir la lumière au milieu de la noirceur, au bout du tunnel. Elle mise sur l'espoir.

Le roman s'ouvre sur un accident, qui laissera un adolescent entre la vie et la mort. À l'hôpital, jour après jour à ses côtés: une grand-tante qui tentera de le faire émerger du coma par des récits inspirés de leur histoire familiale.

Alternent le monologue intérieur du garçon et les histoires à haute voix de sa parente. On entend penser Emmanuel, 17 ans, danseur ayant l'ambition de devenir physicien, amoureux d'une Juliette avec qui il avait mille projets, désormais enfermé dans son corps désarticulé. Car il n'a jamais cessé de penser depuis son vol plané, alors que sa planche à roulettes a été percutée violemment par un 4X4 dont on n'a pas retrouvé la trace. Jamais cessé non plus d'entendre ce qui se dit autour de lui.

On partage ses sensations, ses angoisses, ses questions, sa colère, son désespoir, ses rêves. Et son combat, malgré ses trous noirs, ses pertes de repères, son immobilité, pour tenter de faire comprendre aux autres autour qu'il continue de vibrer à l'intérieur. *«Je traîne au fond de mes galeries, je suis le spéléologue égaré, je ne sais plus comment remonter.»*

Il entend qu'on pense à le débrancher du respirateur, il entend que ses jambes sont fort probablement foutues. *«Personne ne lui parle, à lui, pas un mot pour le rassurer, ni de la part des médecins ni de celle des infirmières, on s'agite, on s'affaire, on discute du cas.»*

Il entend sa mère dévastée, son père soucieux de retrouver le responsable de l'accident. Ses parents, impuissants. *«Vous imaginez, vous organisez déjà votre vie avec un fils handicapé, paralysé jusqu'à nouvel ordre si jamais il arrive, cet ordre. À moins qu'on tire sur mes fils.»*

Il entend sa Juliette venue partager un moment de grâce avec lui. Va-t-elle revenir, va-t-elle l'attendre? Il entend tout, mais personne n'en tient compte. Sauf Rose.

Rose, sa grand-tante, fait le pari envers et contre tous qu'Emmanuel l'entend, qu'elle peut l'aider à revenir du côté de la vie. Elle refuse de baisser les bras, de se laisser submerger par le chagrin. Elle se persuade que son petit-neveu préféré va finir par donner des signes encourageants. D'ailleurs, malgré des hauts et des bas, tout indique que son état va en s'améliorant, elle le sent.

On reconnaîtra dans cette situation un mélange de divers témoignages ou romans sur le sujet. On pensera au récit de Jean-Luc Bauby, *Le scaphandre et le papillon* (1997, Robert Laffont). À celui, moins connu, révoltant, d'Angèle Lieby, *Une larme m'a sauvée* (2012, Transcontinental) sur le cauchemar psychique et physique qu'elle a enduré alors qu'elle était donnée pour morte et que personne au sein du personnel médical ne se souciait de ce qu'elle ressentait.



On pourrait citer aussi le merveilleux livre de Jean-François Beauchemin, *La fabrication de l'aube* (Québec Amérique, 2005): *«Le plus extraordinaire ne fut pas de mourir, mais plutôt d'émerger finalement de ce sommeil d'outre-tombe, en somme de revenir à la vie, alors que tout annonçait ma perte. J'avais cru ne plus revoir ce monde. Voilà qu'il m'était redonné.»* Du côté des romans, le troublant *Revenir de loin* de Marie Laberge (Boréal, 2010) et le déchirant *Si tu m'entends* (Albin Michel, 2015) de Pascale Quiviger nous reviennent en mémoire. Ainsi de suite.

La force des histoires

Ce qui fait l'originalité de *Mourir par curiosité*, c'est la façon dont Rose, pour qui on ressent une infinie tendresse, s'y prend pour garder le contact avec son petit-neveu, elle qui croit plus que tout à la force des histoires.

Celles qu'on écrit: elle donne des ateliers d'écriture à de petits élèves démunis dans une école défavorisée. *«Chaque semaine, le bonheur de les faire travailler, de les regarder se refaire un monde dans un présent auquel personne ne peut toucher.»*

Celles qu'on raconte, aussi. Rose fouille dans sa mémoire, quitte à s'aider de son imagination, pour faire remonter à la surface les racines qui relient Emmanuel à la vie. *«Dans le grand arbre de la famille, elle choisit chaque jour un personnage, c'est la mission qu'elle se donne et dont elle ne parlera à personne. Thérapie par la généalogie, des histoires de famille comme une musique qui se fraiera un chemin entre les strates de la conscience, par petites couches qu'elle laissera se déposer lentement au rythme d'une par jour.»*

Elle plonge dans le passé de leurs aïeux communs pour mieux regarder vers l'avenir. Pour mieux tirer son protégé vers l'avant. Elle s'accroche à ses histoires comme on s'accroche à l'espoir. Est-ce qu'elle invente? Est-ce qu'elle n'en fait pas un peu trop? Peu importe, se dit Emmanuel dans son monde parallèle. *«Continue, ça m'épuise de tenter de parler, raconte, raconte, Rose, ça passe le temps, ça fait passer le temps, ça le dilue, ça le rend transparent.»*

L'histoire des bananes, qui relie l'adolescent à sa grand-mère et à son père. L'histoire d'un certain Pacôme, qui s'était inventé un naufrage et un séjour cauchemardesque sur une île pleine de cannibales. L'histoire de la passionnée Marie-des-Neiges, partie seule de son petit village pour aller rejoindre son promis à Vancouver. L'histoire d'Audet, pionnier de la famille en Nouvelle-France. L'histoire de la religieuse missionnaire dévorée par un ours dans le Grand Nord, puis celle d'Ésaü le bossu…

Rose n'en finit plus de raconter. De telle sorte que ses histoires prennent de plus en plus de place. Un peu trop systématique comme procédé romanesque, sans doute. On a beau suivre en parallèle l'évolution de l'état de santé de l'accidenté et le cinéma qu'il se fait dans la tête, ça sent le prétexte. Risque de lasser, par surabondance.

Pourtant, on ne peut s'empêcher de se régaler. On a beau se dire que c'est assez, c'est trop, n'en jetez plus la coupe est pleine, on ne cesse de s'émerveiller devant le talent de conteuse de Rose… autrement dit de l'auteure, qui tire les ficelles derrière.

Collaboratrice
Le Devoir

MOURIR PAR CURIOSITÉ
Christiane Duchesne
Boréal
Montréal, 2016, 296 pages

POÉSIE

Ce qui fait battre le cœur d'Anne Martine Parent

HUGUES CORRIVEAU

Ce premier recueil d'Anne Martine Parent chancelle. Dès le départ, soyons francs: c'est une mauvaise entrée en poésie. Il y a dans *Je ne suis pas celle que vous croyez* un petit rien de complaisance minimaliste qui réduit la portée de quelques rares textes. En clair, un manque de rigueur a empêché un élagage qui aurait été nécessaire. Retenons ces deux poèmes consécutifs (que je cite *in extenso*) qui ont, espérons-le, une valeur profondément sentimentale pour l'auteure: *«Chevreuil / (dis-tu)// chevreuil»*, *«(tu es invisible)»*. Oui, enfin…

D'abyssales questions plombent aussi le propos: *«Comment écrire l'histoire / de ce qui n'a pas lieu / de ce qui chaque fois / avorte»* (le couac sur le son «K», que vous entendrez si vous lisez à haute voix, est ici sans doute volontaire…)

Pourtant, quand l'auteure s'attarde à nous parler avec nostalgie de l'enfance perdue, une petite musique s'installe: *«Plus rien ne compte / que la neige et / le soleil / tu joues avec Frédérique / à traverser la Sibérie / tu as six ans / toute une vie à inventer.»* Même là, c'est mince. C'est qu'on réfléchit beaucoup, là, après coup, avec une lourdeur vaguement adolescente. Quand on a si peu à dire, quand de plus notre propos ne réinvente rien, il vaut mieux être discret sur la philosophie. *«Tu devines derrière les murs / impassibles / le bruissement furtif / de ton existence»*, confie-t-elle. Le lecteur ne peut s'empêcher de se demander ce que sont réellement des *«murs impassibles»*. Il se met à craindre qu'ils eussent pu être *«agités»*. En fait, on ne s'étonne de rien quand on découvre que *«l'ourlet caresse l'abîme»*.



Refaire, redire un paysage

Si une auteure vit près du lac Saint-Jean, on s'imagine qu'elle saura bien nous le donner à voir autrement. Hélas! C'est trop demander: *«La neige étouffe le contour des choses / le silence se pose sur le paysage// clarté diffuse / et tout ce blanc.»* Le cliché est si énorme qu'on se dit que quelque chose doit nous échapper.

Quelqu'un est parti, le mal à l'âme s'instaure, et l'auteure de nous avouer: *«Je ne sais pas comment dire / ton absence.»* Le roman-savon n'est pas loin. Il ne lui reste qu'à *«hurler / se défaire / jusqu'au fond de l'inarticulé»* pour *«disperser les souvenirs.»* Un peu désespéré par tant de mièvreries, faisons tout de même l'effort d'écouter ses confidences jusqu'au bout: *«Pour te trouver j'invente / une nouvelle géométrie / capable de tracer / le delta de nos souffles / et d'aligner nos vies / dans l'angle de notre amour.»* Il ne manque qu'un peu d'orgue et des violons.

Collaborateur
Le Devoir

JE NE SUIS PAS CELLE QUE VOUS CROYEZ
Anne Martine Parent
La Peuplade
Chicoutimi, 2015, 86 pages

LA VITRINE

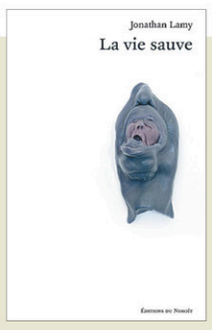


JEUNESSE

PRINCE CHARRRRMANT
Alain M. Bergeron
FouLire
Québec, 2016, 48 pages

Au château, c'est l'anniversaire d'Altesse, la jolie princesse. Son chat, Coquin, apprécie cette fête jusqu'à ce qu'elle ouvre une dernière boîte qui contient… un chat. Mais, comme dans tout bon conte de fées, le rival ne sera pas aussi charmant qu'il le laissait paraître. Ce quatrième titre mettant en vedette Coquin a tout ce qu'il faut pour attirer les lecteurs en herbe. D'abord, bien sûr, le visuel tout en couleurs sur pages glacées, où les illustrations alternent avec le texte et titillent tout de suite le regard. Mais ce contenant coloré n'est pas que du tape-à-l'œil, car le contenu ne déçoit pas. L'écriture de Bergeron, pétillante, rythmée, parvient à nous plonger au cœur de cette vie de château tout en touchant au quotidien des enfants. La fête, l'ami chat, la jalousie sont là des thèmes et des moments qui rejoignent le vécu des lecteurs. Découvrez aussi les titres dans lesquels la princesse tient le rôle principal. Une série tout simplement charmante.

Marie Fradette



POÉSIE

LA VIE SAUVE
Jonathan Lamy
Le Noroît
Montréal, 2016, 96 pages

D'une intensité et d'une beauté sans faille, ce recueil traduit l'angoisse de vivre et la surprise d'y survivre, mot après mot. La finesse de sa voix permet un questionnement qui va droit à l'essentiel: *«Dis-moi / il y a combien / de façons de se suicider / comment fait-on déjà / pour ne pas être mort»*? Cahier de la survivance, pénétration au cœur d'un mal ontologique que les mots creusent au scalpel. *«J'ai le vertige / parce que je porte en moi / l'envie de me lancer dans le vide»*, dit-il encore. Même l'amour qui le mène vers celle qu'il désire ne suffit pas à contenir cette part sombre de lui-même: *«C'est toujours ainsi / que je me présente à toi// mille et une miettes / déguisées en être humain.»* L'effroi singulier qu'on en ressent rejoint pourtant une fragilité que nous portons tous, plus ou moins, dans l'inquiétude d'être adéquat. Puisque *«la violence d'être au monde / est inépuisable»*, ne nous reste alors qu'à regarder de plein fouet notre vulnérabilité. Ce recueil donne à penser le tragique qu'il y a parfois à tenir bon, coûte que coûte. *«Je suis dangereux / je le sais / je me promène nu / lèche les bêtes / et des cœurs d'oiseaux»*, confie-t-il par ailleurs, en une scène intense de laquelle se dégage une grande faiblesse. Pour avoir la vie sauve, comme le suggère le titre, il lui faut écrire au plus vif, alors que le dernier aveu est d'une grande beauté: *«j'aurais souhaité / ce livre plus généreux / pour bercer toutes les tristesses»*. Or, il l'est suffisamment, n'en doutons pas.

Hugues Corriveau

PALMARÈS

Gaspard LE DEVOIR

Du 22 au 28 février 2016

RANG		AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉCÉDENT/ NB DE SEMAINE(S)
	Romans québécois		
1	Les chevaliers d'Antarès • Tome 1 Descente...	Anne Robillard/Wellan	1/2
2	La promesse des Gélinas • Tome 3 Florie	France Lorrain/Guy Saint-Jean	–/1
3	Les hautes montagnes du Portugal	Yann Martel/XYZ	2/4
4	Ce qui se passe à Cuba reste à Cuba!	Amélie Dubois/Les Éditeurs réunis	5/16
5	Souvenirs d'autrefois • Tome 2 1918	Rosette Laberge/Les Éditeurs réunis	3/4
6	Le passé recomposé	Micheline Duff/Québec Amérique	7/6
7	Ceux qui restent	Marie Laberge/Québec Amérique	6/17
8	Naufrage	Biz/Leméac	4/6
9	La femme qui fuit	Anaïs Barbeau-Lavalette/Marchand de feuilles	8/10
10	Baiser • Tome 3 La belle et les bêtes	Marie Gray/Guy Saint-Jean	9/7
	Romans étrangers		
1	L'horizon à l'envers	Marc Levy/Robert Laffont	1/3
2	La dame de Zagreb	Philip Kerr/Masque	–/1
3	Désaxé	Lars Kepler/Actes Sud	2/3
4	City on fire	Garth Risk Hallberg/Plon	3/7
5	Invisible	James Patterson | David Ellis/Archipel	4/4
6	Les enquêtes du département V • Tome 6...	Jussi Adler-Olsen/Albin Michel	5/8
7	La nuit de feu	Éric-Emmanuel Schmitt/Albin Michel	–/1
8	Before • Tome 1 L'origine	Anna Todd/Homme	6/5
9	Millénium • Tome 4 Ce qui ne me tue pas	David Lagercrantz/Actes Sud	9/26
10	Le Women's murder club • Tome 13 13e...	James Patterson | Maxine Paetro/Lattès	7/6
	Essais québécois		
1	Trouve-toi une vie. Chroniques et sautes d'humeur	Fabien Cloutier/Lux	4/2
2	Rendez à ces arbres ce qui appartient à ces...	Boucar Diouf/La Presse	2/20
3	Manifeste des femmes. Pour passer de la...	Lise Payette/Québec Amérique	3/8
4	L'impossible dialogue. Sciences et religions	Yves Gingras/Boréal	1/3
5	Rhapsodie québécoise. Itinéraire d'un enfant...	Akos Verboczy/Boréal	6/6
6	Treize verbes pour vivre	Marie Laberge/Québec Amérique	5/17
7	La contre-culture au Québec	Collectif/PUM	–/1
8	Comprendre le conservatisme en quatorze...	Philippe Labrecque/Liber	–/1
9	Maudit hiver. Toutes les raisons de ne pas...	Alain Dubuc/La Presse	9/4
10	Foglia l'Insolent	Marc-François Bernier/Édito	–/1
	Essais étrangers		
1	La puissance de la joie	Frédéric Lenoir/Fayard	1/6
2	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité	Yuval Noah Harari/Albin Michel	2/2
3	La pipe d'Oppen	Paul Auster/Actes Sud	10/2
4	Une colère noire. Lettre à mon fils	Ta-Nehisi Coates/Autrement	6/3
5	Palestine	Noam Chomsky | Ilan Pappé/Écosociété	–/1
6	Sable mouvant. Fragments de ma vie	Henning Mankell/Seuil	8/2
7	Je dirai malgré tout que cette vie fut belle	Jean d'Ormesson/Gallimard	5/6
8	Inégalités	Anthony Barnes Atkinson/Seuil	–/1
9	Anonymous. Hacker, activiste, faussaire...	Gabriella Coleman/Lux	4/5
10	La bulle du carbone	Jeff Rubin/Hurtubise	7/2

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse *Gaspard* sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de *Gaspard* et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet *Gaspard*.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

LITTÉRATURE

POLAR

Dans l'enfer oustachi

MICHEL BÉLAIR

Le personnage de Bernie Gunther est une des grandes réussites du genre qu'est devenu le « polar historique ». Créé par Philip Kerr avec *La trilogie berlinoise* (1989 à 1991), l'ancien commissaire antinazi de la Kriminalpolizei de Berlin en est déjà à sa dixième aventure. Coincé par définition entre l'arbre et l'écorce, entre sa conscience et le pouvoir hitlérien, Gunther est parvenu à traverser les horreurs de la guerre en réussissant à rester en vie tout en ne se trahissant pas lui-même. Un véritable exploit.

Jusqu'ici, ses talents exceptionnels de limier ont été utilisés par plusieurs figures marquantes du troisième Reich, et comme son créateur n'hésite pas à jouer sur l'échelle du temps, on l'a déjà suivi un peu partout en Russie et au Moyen-Orient comme en Argentine, en France, en Tchécoslovaquie ou en Pologne, toujours témoin des pires atrocités. Ici, en 1943, Goebbels lui-même le charge d'une mission périlleuse qui va le mener jusqu'en Croatie.



ASSOCIATED PRESS

Au début des années 1940, Joseph Goebbels, le ministre de l'Éducation du peuple et de la Propagande, était aussi le directeur des studios de cinéma UFA-Babelsberg.

Régime sec

L'histoire s'amorce autour de l'actrice Dalia Dresner que Gunther aperçoit sur l'affiche du célèbre cinéma L'Eden de La Ciotat en 1956. En fermant les yeux, il replonge alors dans l'histoire rocambolesque qu'il a vécue avec elle…



À l'époque, Goebbels — le ministre de l'Éducation du peuple et de la Propagande était aussi directeur des studios de cinéma UFA-Babelsberg — voulait faire de Dalia Dresner la Garbo allemande. Mais l'actrice, qui avait joué dans un navet du réalisateur Veit Harlan, refusait de continuer et, prenant prétexte de la mort de sa mère, menaçait de s'exiler en Suisse. Plus même : elle exigeait de revoir son père réfugié dans un monastère croate près de Banja Luka. Gunther se voit chargé de le retrouver… puis de ramener Dalia au studio de la UFA.

Bien sûr, tout cela est un peu tiré par les cheveux. Alors que Mussolini s'écrase, que le front russe va céder et que les bombardements alliés s'accentuent sur Berlin et toute l'Allemagne, cela semble un peu mince comme intrigue. Mais, encore une fois, c'est pour Philip Kerr l'occasion rêvée d'aborder l'univers des nazis par le détail.

Outre que de faire ressortir l'importance qu'ils accordaient à la propagande et les méfiances que les grands bonzes du régime entretenaient les uns envers les autres, la nouvelle mission de Bernie Gunther nous fait effectivement plonger dans l'enfer des petits détails. Celui du rationnement que vivaient aussi les Berlinois ordinaires : régime sec et paranoïa, pommes de terre et tabac de pacotille. L'appétit vorace des hauts gradés, aussi, la corruption et l'intimidation se cachant sous la moindre parole et le moindre geste de la vie quotidienne. Le tout agrémenté des tractations secrètes menées par un peu tout le monde afin de s'approprier la plus large part du gâteau tout en frimant devant la galerie…

Par contre, les choses se corsent lorsque Bernie Gunther arrive à Zagreb et qu'il traverse le territoire croate tenu par la milice oustachie. La somme des horreurs que l'on découvre alors décrit une inhumanité difficilement qualifiable. Même quand on connaît la rigueur et le sérieux de la démarche de Philip Kerr, on a beaucoup de difficulté à croire que de telles atrocités aient pu être commises. Gunther, qui revient tout juste de Katyn lorsqu'il part en mission pour Zagreb, traversera là un des pires épisodes de sa vie pourtant chargée.

Heureusement pour lui, ce lugubre chapitre lui aura aussi permis de vivre une (presque) histoire d'amour. Même s'il découvre sur le tard les étonnantes motivations secrètes de sa belle actrice — qui lui vaudra les foudres de Goebbels et un séjour en prison —, Bernie doit encore faire appel à tout son humour et même à son cynisme pour réussir à respirer par le nez en regardant ce film dans le cinéma de La Ciotat rendu célèbre par les frères Lumière…

Collaborateur
Le Devoir

LA FEMME DE ZAGREB
Philip Kerr
Traduit de l'anglais par Philippe Bonnet
Éditions du Masque
Paris, 2016, 450 pages

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Le lieu le plus vrai

Un voyage romanesque en deux temps, de Perséphone à Sylvia Plath

***Perséphone 2014* et *Lazare mon amour* forment un diptyque fascinant : l'un évoque le mythe de Perséphone, l'autre la vie de Sylvia Plath. Le mythe grec permettrait-il de mieux comprendre la poétesse américaine ?**

GUYLAINE MASSOUTRE

Perséphone 2014, de Gwenaëlle Aubry, est une danse, une messe noire, une histoire de transe qui, sous les jupes relevées de la déesse, met en branle la machine de la vie. Un jour, Hadès, le dieu des Enfers, enlève Perséphone, aussi nommée Korè, « la jeune fille », pour la faire sienne et la séquestrer. Horreur. Sa mère Déméter négociera un compromis : qu'elle revienne sur Terre six mois par année.

Ainsi en va-t-il d'une antique défaillance, que la légende enjolive à moitié. Que de profondeur au mythe ! Combien de Korè, ravies sans avoir consenti à l'homme qui les fait femmes, et mères avant d'avoir connu l'amour ! Il surgit, elle crie : *« On ne le nomme pas, on l'invoque seulement, on le dit de biais. »*

Aubry a du tact. Elle connaît Perséphone, cette histoire vieille comme le monde. D'où ses chapitres choraux, en italiques, intitulés *Ruine 1* (1989), *Ruine 2* (1990), *Ruine 3* (1989-1994), *Ruine 4* (1990-1995) et *Ruine 5* (1995) où, en fragments d'une rare finesse allusive, Perséphone, effritée, se restitue.

Des parties numérotées y sont intercalées. Là, d'autres scènes évoquent la légende grecque, *Korè*, *Narcisse*, *Rapt*, *L'antiterre*, *Tentative de retour*, *Banlieue*, *Anna Perenna*, *Baubô*, *Éleusis*. Mais cette Korè est contemporaine. Aubry la voit prompte à la cavale, dans la prairie étincelante où l'événement a lieu : voici venir l'effroi et le triomphe de l'innocente, à *« l'instant-précipice où tout a glissé »*. Ce noyau mythique, écrit-elle, *« n'en finissait pas d'irradier »*.

Temps présent

Réajustons l'éternité à la mémoire singulière. *« Je suis entrée dans le mythe par un homme »*, dit la narratrice. *« J'avais dix-huit ans. »* Qui est la plus insolente, l'ancienne Korè ou la femme moderne ? L'homme va droit au rire féminin : *« Il la connaissait bien, il m'a offert son portrait, un œil unique et sans pupille égaré dans un ovale nu et, couvrant l'autre comme une taie puis ruisselant du crâne ouvert, des spirales confuses. »* La joyeuse Perséphone de 2014 se remémore un voyage de jeunesse en Grèce ; elle y rêva de changer l'instant en durée. *« Nous brûlons d'innocence »*, dit-elle alors à l'amant, en un feu de joie qui brûle encore.

Le mythe met donc en scène une histoire vraie : *« dans le mythe comme dans la vie »*, raconter est une *« formidable machine à fabriquer de la distance »*, qui permet de voir la *« machine de guerre qui, souterraine et rusée, menait un inlassable travail de sape »*. Perséphone se modernise en l'écrivant, et on devine la douleur sous le masque du rajeunissement.



MARTIN BUREAU AGENCE FRANCE-PRESSE

Gwenaëlle Aubry a gagné le prix Femina pour son roman *Personne*, en 2009.





Aubry peint en mots oniriques, divertissants aussi, la scène inaugurale, le rapt théâtralisé par le mythe, plein de violence et de beauté. C'est une hymne, un cantique superbe, une voix langoureuse et frémissante de femme qui s'exprime en Perséphone. Ce nom même ne contient-il pas la voix ? *« À chaque mot d'amour il l'entraîne plus profond dans sa nuit »*, mais les corps interchangeables des amants se séparent. Seule, Korè, tétanisée, demeure : *« Au pied du ventre, une grenade éclatée. »*

Un miracle d'équilibre

Prix Femina en 2009 pour *Personne*, consacré à son père maniaco-dépressif, la philosophe Aubry, chercheuse et écrivaine, se penche dans *Lazare mon amour* sur la vie et les poèmes de Sylvia Plath. C'est un petit bijou d'écriture admirative et empathique.

Folle d'amour pour le poète Ted Hughes, à qui elle se dévoue mais qui l'abandonne à Londres avec leurs deux enfants, la poétesse américaine, bipolaire, se donne à la mort en s'asphyxiant. Il n'y eut personne pour la relever, pour sauver sa vie exaspérée et ses pages puissantes du désastre où les mots de Hughes l'avaient plongée.

Avec ce jeu de mots, *« Perséphone, Fée Personne »*, l'auteure compare ces mondes féminins précaires, éclatants, *« le massacre et le sacre »* promis à la mémoire. *« J'écris en écho à la souveraineté de certains instants vitaux, pour combler le manque où ils m'ont laissée, pour perpétuer leur intensité. »* Ces mots du premier livre nouent serré, dans le second, l'écriture et la vie de Plath.

Zoom sur le couple de Hughes et Plath, sur leur passion colossale, sur *« la plénitude sensuelle et l'évidence de leur beauté »*, l'écriture et le sexe *« au plus vif, au plus vrai, au plus ardent »*, jusqu'à la chute vertigineuse et insensée. *« Le livre est là et on est en lui, plus entière, plus chantante, plus déliée : on a enfin trouvé un lieu où vivre. Le livre est là et on est lui : on a enfin trouvé une façon d'être, le droit d'exister. »*

Collaboratrice
Le Devoir

PERSÉPHONE 2014
Gwenaëlle Aubry
Mercure de France
Paris, 2016, 117 pages

LAZARE MON AMOUR
Gwenaëlle Aubry
Avec Sylvia Plath
Héliotrope
Montréal, 2015, 75 pages

LA VITRINE



BANDE DESSINÉE

LE JARDINIER DES MOLSON
Pierre Falardeau et Richard Forgues
jardinierbd.ca
Montréal, 2016, 414 pages

C'est l'histoire d'un scénario inabouti que le cinéaste Pierre Falardeau, décédé en 2009, n'a jamais eu la chance de fignoler. D'abord publié de manière posthume en format texte, aux éditions Le Québécois, *Le jardinier des Molson* trouve aujourd'hui un autre souffle en bande dessinée, au terme d'une campagne de sociofinancement et d'une mise en dessin par le dessinateur Richard Forgues. Sous la couverture, l'action se joue dans les tranchées de la guerre 14-18, dans lesquelles de braves Canadiens français ont été envoyés se faire tuer. En face, les « Boches » menacent le groupe placé malgré lui dans ce face-à-face qui carbure à la tension, tout en racontant l'asservissement, le courage, l'humanisme, la survie, mais également en exposant les grandes préoccupations identitaires et sociales de Falardeau qui, au fil de son récit historique cible, avec la « finesse » qu'on lui connaît, les Anglais, les *« mangeux d'marde »*, le culte du bilinguisme, la servitude à l'argent ou encore *« le gars d'*La Presse ». 134 contributeurs sur Kickstarter ont permis la création de ce *« story-board »* comme le présente l'auteur, dans un paradoxe savoureux : 5 % des 8300 $ récoltés sont allés dans les poches des Anglais d'Amérique propriétaires du site de sociofinancement.

Fabien Deglise

INCONSOLABLE

SUITE DE LA PAGE F 1

plutôt son malheur et la relation de dépendance envers sa femme (qui doit subvenir toute seule aux besoins de la famille), son fils et sa fille. Sa fille qui étouffe et se noie dans l'omniprésence de cet être excessif, tragique mais aussi fascinant, habité aux yeux de sa fille par la grâce. *« Cette grâce qui t'accompagne, je l'explique par la relation privilégiée que tu entretiens avec les Tziganes. En ex-Yougoslavie, tout le monde les a toujours détestés, sauf toi et Kusturica. »*

Une lente agonie en dents de scie à laquelle seule la mort viendra mettre un terme. *« Vingt-sept années à se tenir entrelacés à l'intérieur d'un cercle d'émotions excessives, typiquement slaves, où la haine et l'amour, la tristesse et le burlesque sont tricotés en un même sentiment, comme dans les films de Kusturica. »*

Mais c'est en voyant les centaines de personnes venues assister aux funérailles de son père, à Mostar, que l'écrivaine comprendra toute la signification du mot « appartenir ».

Livre hommage bouleversant traversé de tendresse et de lucidité, *Mostarghia* est porté par la voix forte et sensible de Maya Ombasic qui nous fait entrevoir l'envers plus sombre de l'exil. Magnifique.

Collaborateur
Le Devoir

MOSTARGHIA
Maya Ombasic
VLB
Montréal, 2016, 248 pages

La parole à Maya Ombasic

Qu'est-ce que l'âme slave ?
C'est un concept, une idée, une fiction, comme toutes les prétentions et étiquettes identitaires qui s'accrochent à une « essence » immuable. Mais si j'utilise l'expression tout au long du livre, c'est surtout pour aller au-delà de ces identités imposées et faites sur mesure contre lesquelles le personnage principal de mon livre, mon père, s'est indigné dès le début de la guerre civile en ex-Yougoslavie. En fait, contre les carcans identitaires bien coulés dans le béton qui, au nom d'une supériorité insensée, peuvent justifier une agression ou un nettoyage ethnique, j'ai essayé d'inclure dans cette idée « d'âme slave » ce que le discours dominant n'inclut pas, par exemple l'héritage tzigane ou ottoman… Autrement dit, s'il faut proposer une définition, je dirai que l'âme slave est un fleuve en constant changement qui contient dans ses profondeurs toutes les altérités, toutes les contradictions, mais aussi tous les espoirs et tous les ingrédients d'une identité multiple, malléable et fluide.

Grøndahl, poids lourd

Dans *Les portes de fer*, son 11e roman, l'écrivain danois s'interroge sur le sens de la vie



CHRISTIAN DESMEULES

Qu'est-ce que l'âge mûr? L'âge des bilans? Bilans de santé ou bilans existentiels, l'âge mûr est surtout celui qui, par définition, blaguait l'humoriste Pierre Desproges, précède l'âge pourri.

C'est un point de vue que semble partager par moments l'écrivain danois Jens Christian Grøndahl dans *Les portes de fer*, son onzième titre traduit en français, le regard rétrospectif qu'un sexagénaire porte sur sa propre vie, entre l'amertume et l'incompréhension.

Né en 1959, Grøndahl pourrait aussi être la copie conforme de son protagoniste. Grand lecteur de Kierkegaard, écrivain de la conscience, l'écrivain danois est attentif comme un sismographe au drame, même infime, de la vie intérieure. Une musique qu'il faisait notamment entendre dans *Bruits du cœur*, *Sous un autre jour* et *Quatre jours en mars* (Gallimard, 2002, 2005 et 2011).

Aux trois parties de son nouveau roman correspondent donc trois âges de la vie du narrateur (à vingt, quarante et soixante ans). Jalons importants, passé devenu impénétrable ou portes de fer, pour *«le rat de bibliothèque, le révolutionnaire perdu dans les nuages»*, qui est devenu sans grande surprise un *«ermite impénitent»* dont la solitude constitue le mode d'existence préféré.

S'il nous montre d'abord un visage masculin, Grøndahl dessine aussi, en creux, les portraits de quelques figures féminines marquantes. La mère du narrateur. Sa propre sœur. Sa première blonde. Une prof d'allemand au secondaire qui, tandis qu'il flirte avec le marxisme, l'initie à la littérature et lui fait lire le *Tonio Kröger* (1903, maintenant en Livre de poche) de Thomas Mann et *Les élégies de Duino* (1912, Gallimard) de Rilke. Occasions de réfléchir aux liens entre l'art et la vie. La fille de cette enseignante, étudiante en philosophie à Berlin. Sa première femme, celle qui sera la mère de sa fille. Sa fille.



GEORGES SEGUIN

Né en 1959, Jens Grøndahl pourrait aussi être la copie conforme de son protagoniste. Grand lecteur de Kierkegaard, écrivain de la conscience, l'écrivain danois est attentif comme un sismographe au drame, même infime, de la vie intérieure.

L'apprentissage

À 40 ans, après son divorce, il aura une longue relation sans engagement avec une collègue, avant d'avoir une affaire aussi illusoire que brève avec la mère d'un de ses élèves, un réfugié serbe. Des fulgurances, de l'éphémère, beaucoup plus de questions que de réponses. Et le sentiment, chaque fois, toujours, de mille autres chemins possibles.

Devenu enseignant à son tour, ses élèves seront peut-être ce qui comptera le plus dans sa vie. *«Ma place, cela a toujours été l'endroit que les autres traversent quand ils passent de l'enfance à l'âge adulte, de la maison des parents à ce qui peut se présenter, à ce qui peut arriver, les espoirs et les objectifs petits ou grands.* […] *Ma place, cela a été ce point de passage-là.* […] *Certains murmurent déjà au dernier rang, et c'est le sens de ma vie. Elle est ce qu'elle doit être. Je suis un figurant qui voit passer chacun en route vers son histoire.»*

Tout cela a-t-il eu un sens? Roman d'apprentissage autant que roman d'enseignement et de rencontres, *Les portes de fer*, un peu à la manière de Proust, s'interroge sur la façon dont le passé nous marque. *«On ne découvre pas tout de suite qu'il y a des fêlures dans sa vie.* […] *Il est impossible de prévoir quand cela commence à apparaître. C'est comme les dégâts dans une maison, des fissures dans les fondations ou des infiltrations d'humidité. On n'a pas conscience d'avoir un problème tant qu'ils ne se sont pas répandus au point que les plâtres sont fissurés.»*

Un figurant, donc. Ou peut-être pire? Un bourgeois, un *«marxiste déchu avec femme, enfant et bonne adresse»*. À la veille de son soixantième anniversaire, toujours célibataire mais devenu grand-père depuis quelques années, il éprouve l'urgence de fuir Copenhague, les attentions des uns et des autres pour aller jouir de sa solitude à Rome. Là-bas, le Danois va faire la rencontre d'une jeune compatriote, cristallisant autour d'un poème de Gustaf Munch-Petersen son mal de vivre: *«Ne crois pas que les sons délicats viennent des cordes les plus sensibles…»*

Bilan mélancolique et inquiet, *Les portes de fer* a la complexité et le côté erratique de la vie. *«J'ai vu passer les années, les unes après les autres, tandis que moi, je restais sur place. Et cela ne me faisait rien. J'ai presque été heureux…»* L'ancien marxiste sait désormais qu'il est passé de l'autre côté des choses. *«Ce n'était pas que j'avais perdu foi dans le changement, mais le changement se ferait sans moi.»*

Que représente le fait d'être ou d'avoir été amoureux? Sans spectaculaire ni drame, puisque le drame ne fait qu'un temps et à moins de passer son temps à se regarder dans un miroir, les cicatrices en viennent elles aussi à se faire oublier. Ce sont quelques-unes des questions qu'explore, livre après livre, Jens Christian Grøndahl, qui dissèque en extrasensible le «drame» bourgeois de la vie intérieure.

Le sens de la vie est-il d'être heureux? La vie, nous dit-il une fois encore, n'a aucun sens, le mode d'emploi nous est inconnu. Et rien, jamais, ne nous est donné. *«Le bonheur, c'était d'exister, d'être nous-mêmes. C'est tout. Il fallait se battre pour le sens.»*

cdesmeules@ledevoir.com

LES PORTES DE FER
Jens Christian Grøndahl
Traduit du danois par Alain Gnaedig
Gallimard
Paris, 2016, 416 pages

ESSAI

Un procès fait à Beauvoir

ISABELLE BOISCLAIR

Spécialiste de l'histoire des femmes, Marie-Jo Bonnet s'intéresse particulièrement à l'histoire des lesbiennes, que le sceau de la clandestinité a tenue secrète jusqu'ici. Simone de Beauvoir était elle-même bisexuelle, ce que l'on sait depuis la publication de ses journaux et correspondances. Or, la philosophe a toujours fait silence, de son vivant, sur ses relations avec les femmes. Doit-on lui en tenir rigueur? Selon Marie-Jo Bonnet, il semble que oui.

Adoptant une perspective chronologique, *Simone de Beauvoir et les femmes* s'arrête d'abord sur les rapports entretenus par Beauvoir avec les femmes, dont certaines étaient aussi amantes de Sartre. Le troisième chapitre porte sur les années entourant la parution du *Deuxième sexe* (Gallimard, 1949), et le dernier sur l'émergence du féminisme comme mouvement collectif, dans les années 1970. *«Simone de Beauvoir a-t-elle caché la vérité sur ses relations "organiques" avec les femmes pour mettre au premier plan un modèle de couple avec Sartre qui la protège de toute attaque lesbophobe?»* Poser cette question, c'est oblitérer le fait que Beauvoir ait aussi *«caché»* sa relation avec Nelson Algren. Et si c'était, simplement, pour préserver sa vie privée, conserver sa liberté? Cette éventualité pourtant n'est jamais prise en compte.



AGENCE FRANCE-PRESSE

Adoptant une perspective chronologique, *Simone de Beauvoir et les femmes* s'arrête d'abord sur les rapports entretenus par Beauvoir avec les femmes, dont certaines étaient aussi amantes de Sartre.

Psychanalyse sauvage

Mais le plus grand malaise de lecture vient d'ailleurs. Si l'historienne s'en était tenue à discuter de l'occultation du lesbianisme dans la pensée beauvoirienne en soulevant les apories, il en eut certes résulté un essai intéressant. Car il n'est pas interdit de revisiter les classiques. Ainsi, il apparaît que Beauvoir était incapable de penser le sujet lesbien comme sujet universel? Soit. C'est bien là une butée. Ce qui est difficilement recevable toutefois, ce sont les accusations en sous-main, et surtout, les méthodes d'approche des textes beauvoiriens, qui prêtent des intentions calculatrices à l'auteure, dans la plus parfaite confusion entre les textes fictionnels et autobiographiques. On assiste ici à une lecture littérale de l'œuvre, comme si l'écriture était un acte parfait de clarté, voire de totalité, dépourvue d'entropie.

Toute écriture est modulée tant par le contexte que par l'éthos que l'auteur veut laisser transparaître, sans qu'il en ait pourtant le plein contrôle. C'est sous cet éclairage qu'il conviendrait de soumettre les textes beauvoiriens, plutôt qu'à celui d'une psychanalyse sauvage qui fait flèche de tout bois. Plutôt que de chercher des vérités cachées, il aurait été plus profitable de tenter de comprendre les contradictions, sans les réduire à de pures stratégies, et de voir ce qu'elles peuvent enseigner. Si l'auteure rappelle que Beauvoir doit être lue à travers *«l'ambivalence d'une vie, d'une éducation bourgeoise et catholique, d'une époque et d'un statut de l'intellectuelle française qui était loin d'avoir acquis l'autonomie dont elle jouit aujourd'hui»*, elle en fait peu de cas, préférant lui faire reproche de ses insuffisances.

Voire, plutôt que de chercher le lesbianisme de Beauvoir dans les failles du discours (ou dans les rêves, interprétés ici cavalièrement), on pourrait bien le trouver ailleurs, dans le point de vue que l'écrivaine jette sur le monde: la situation des lesbiennes hors du couple homme-femme leur confère une tout autre perspective sur ce dernier et, partant, sur les rapports sociaux de sexe. Aussi, accuser Beauvoir de ne pas avoir dévoilé son homosexualité est un faux problème.



Icône déchue?

Beauvoir n'était pas parfaite. Bien qu'elle ait contribué à les révéler, elle n'échappait pas aux stéréotypes de genre, ni à l'hétéronormativité, ni même, sa correspondance le trahit, à l'homophobie. À celles et ceux qui idolâtraient Simone, cet essai paraîtra soit comme une révélation choquante, soit comme une trahison. Aux autres, un essai maladroit. Quand on lit *«L'homosexualité n'est pas le champ de bataille de Beauvoir»*, on a simplement le goût de répliquer: *«en effet»*. De là à lui faire porter *«la responsabilité* […] *dans l'occultation du lesbianisme aujourd'hui»*… C'est beaucoup pour une seule personne.

Le deuxième sexe n'est certes pas une ode à la *«positivité créatrice»* des femmes ni à l'éros lesbien, tant s'en faut. Il n'en demeure pas moins le pivot d'un moment épistémologique important.

Collaboratrice
Le Devoir

SIMONE DE BEAUVOIR ET LES FEMMES
Marie-Jo Bonnet
Albin Michel
Paris, 2015, 350 pages

olivieri
Librairie & Bistro

Au cœur de la littérature

Lundi 7 mars 2016
19 h 00

PRIX littéraire des COLLÉGIENS

Une présentation du **CRILCQ** avec le soutien du Conseil des arts du Canada

Entrée libre
Réservation obligatoire
RSVP : 514 739-3639
Bistro : 514 739-3303
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

Rencontre avec les écrivains finalistes du
PRIX LITTÉRAIRE DES COLLÉGIENS

Ce prix est décerné par un jury d'étudiants provenant des différents collèges et cégeps du Québec et récompense une œuvre de fiction québécoise.

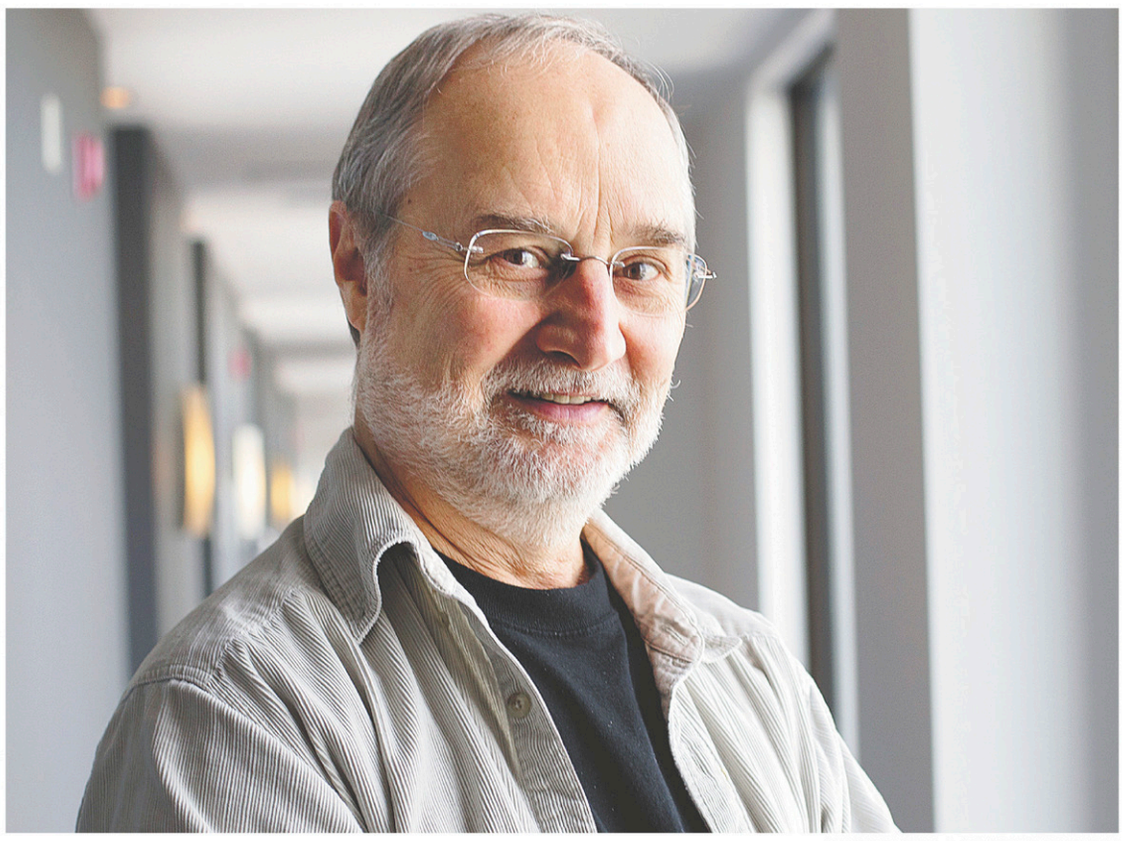
AVEC
Clara B.-Turcotte
Demoiselles-cactus (Leméac)
Nicolas Dickner
Six degrés de liberté (Alto)
Daniel Grenier
L'année la plus longue (Le Quartanier)
Patrick Nicol
La nageuse au milieu du lac (Le Quartanier)
Monique Proulx
Ce qu'il reste de moi (Boréal)

ANIMATRICE
Marie-Andrée Lamontagne

ESSAIS

À l'école de François Gravel

LOUIS CORNELLIER



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Le plus récent ouvrage de François Gravel flirte avec le genre essayistique.

Certains lecteurs seront peut-être étonnés de retrouver le nouveau livre de François Gravel commenté dans la chronique traitant des essais. L'écrivain n'a pas de prétention à la théorie et ne revendique pas le statut d'essayiste. *«Auteur jeunesse moyennement connu»*, dit-il de lui-même un peu trop modestement, Gravel, qui est aussi un remarquable romancier pour adultes, ne cultive au fond qu'un seul souci: raconter de bonnes histoires, pleines de charme et d'esprit.

Il y parvient d'ailleurs très bien, en s'imposant comme un maître de la légèreté — au sens le plus noble du terme — intelligente. *«Proposer des solutions pour régler la dette des pays du tiers monde»* n'est pas son truc. *«Comme tout le monde le sait*, note-t-il avec son humour coutumier, *cela relève plutôt de la compétence des chanteurs de rock.»*

Il n'empêche que *Toute une vie sur les bancs d'école*, le plus récent ouvrage de Gravel, flirte avec le genre essayistique, un peu comme le faisait, en 1998, son *Vingt et un tableaux (et quelques craies)*, aussi paru chez Québec Amérique. Composé de 26 courts textes évoquant des situations scolaires diverses, ce charmant recueil relate des histoires vraies et propose, en douce, une vision à la fois amoureuse et critique du système d'éducation québécois.

Mystère de l'école

Aujourd'hui âgé de 64 ans, Gravel constate qu'il fréquente les salles de classe depuis 60 ans. Il a connu l'école primaire des années 1950, le collège classique des années 1960, la libération cégépienne en 1968 et l'UQAM marxiste du début des années 1970, alors qu'il y étudiait l'économie. Professeur de cette dernière matière pendant 30 ans au cégep Saint-Jean-sur-Richelieu, Gravel prend sa retraite à 55 ans pour se consacrer à l'écriture et visite, depuis, des écoles pour parler de son œuvre. Sa palette scolaire est large, mettons.

L'écrivain n'est pas l'homme des jugements tranchants et il s'accommode bien des incertitudes de l'existence. Il se plaît à explorer, non sans un humour fin, ce que j'appellerais les mystères de l'école. Que retiennent les jeunes d'un cours? Comment expliquer l'échec de cet élève talentueux et la réussite de ce cancre? Existe-t-il quelque chose comme un déclic scolaire?

À 15 ans, Georges présente de mauvais poèmes à son enseignant, qui l'incite chaleureusement à plus de rigueur. Ça donnera Brassens. En Algérie, monsieur Germain tend la main au petit Albert pauvre, qui deviendra Camus. Pourtant, il n'y a pas de recette.

Quand François Gravel, prof d'économie, remet une note de 52% à Sandra, celle-ci lui dit qu'il brise son rêve de devenir enseignante au primaire. Elle écrit mal, ne pige rien à l'économie, mais elle incarne, reconnaît le prof, *«la bonté sur deux pattes»*. Faut-il lui donner une chance? Après tout, se dit Gravel sur le point de faiblir, *«la plupart de tes concitoyens ne sont-ils pas de parfaits analphabètes en matière d'économie, et certains d'entre eux ne sont-ils pas devenus ministres?»* En revanche, permettre à des illettrés d'enseigner à nos enfants n'est-il pas péché? *«J'ai maintenu sa note,* conclut Gravel. *Vingt ans plus tard, il m'arrive de le regretter.»*



Curiosité et scepticisme

En visite dans les écoles, le romancier constate pourtant les ravages causés par ces enseignants, *«heureusement très rares»*, précise-t-il avec magnanimité, *«qui font honte à leur profession»* en offrant aux enfants le spectacle d'adultes indifférents à la lecture et à la culture.

Gravel, très *cool*, parfois même trop, n'a pourtant rien d'un sermonneur, n'entretient aucune nostalgie pour l'autoritaire collège classique, récuse avec force le mépris que certains réservent à la «petite» littérature (la bande dessinée, Bob Morane, Harry Potter, etc.), n'hésite pas à saluer avec chaleur les enseignants dévoués du primaire et du secondaire qui doivent trop souvent supporter de pénibles parents narcissiques, mais il ne peut se retenir d'exprimer son irritation devant l'absence de curiosité intellectuelle de certains enseignants ou la bêtise nouvelâgeuse de quelques autres.

S'il écrit à l'occasion des histoires qui font une place au fantastique, Gravel se fait un point d'honneur, quand il rencontre ses jeunes lecteurs, de distinguer la réalité de la fiction et de promouvoir l'esprit sceptique. Un jour, une enseignante le conteste en lui opposant une expérience sur des lapins russes, qui aurait prouvé l'existence de la télépathie. Au lieu de *«s'alarmer de ce que des employées de cafétérias scolaires portent le voile»*, écrit Gravel, il faudrait plutôt s'inquiéter de cette *«quantité ahurissante d'enseignantes»* qui croient à de semblables sornettes.

Dans le plus beau texte de ce délicieux recueil, Gravel évoque *La dernière classe* (1873), une magnifique nouvelle d'Alphonse Daudet, qu'il a lue à 13-14 ans. La Prusse a envahi l'Alsace-Lorraine, et un vieux professeur de français doit donner sa dernière leçon, avant que l'allemand ne s'impose, le lendemain.

Ému, Gravel dit avoir découvert, grâce à cette nouvelle, que les professeurs sont des êtres humains, qui ont eux aussi des émotions. Il lit surtout, dans le discours du vieux maître, un résumé de ce que devrait être l'éducation. *«Je ne suis ni ton père ni ta mère, je ne fais pas partie de ta famille, mais je t'accueille dans ma classe*, dit le professeur. […] *La société m'a choisi pour t'apprendre tout ce que je sais, et même plus encore: si tu m'écoutes bien, tu apprendras à te passer de moi et à voler de tes propres ailes.»*

L'école de François Gravel, qui passe par la parole ainsi que par l'écriture et n'a donc que faire des gadgets, est une belle histoire.

louisco@sympatico.ca

TOUTE UNE VIE SUR LES BANCS D'ÉCOLE
François Gravel
Québec Amérique
Montréal, 2016, 152 pages

HISTOIRE

Le lent déclin du féodalisme québécois

DAVE NOËL

> *«On sait depuis longtemps que le régime seigneurial est un fait séculaire dans l'histoire du Québec. On sait moins, cependant, que son extinction a été progressive, partielle et très favorable aux seigneurs.»*
>
> **Extrait de *Nouveaux regards en histoire seigneuriale au Québec***

L'historien Benoît Grenier est fasciné par l'agonie du régime seigneurial québécois qui a survécu à sa propre abolition en 1854 avant de s'éteindre au milieu du siècle dernier. Depuis un moment, il arpente les anciens fiefs de la Nouvelle-France à la recherche des vestiges mémoriels du féodalisme. Son plus récent ouvrage, codirigé par Michel Morissette, explore les facettes méconnues de ce mode de peuplement unique en Amérique du Nord.

Paradoxalement, c'est au cœur de l'aire cantonale, à Sherbrooke, que s'est tenu le colloque à l'origine de ces *Nouveaux regards en histoire seigneuriale au Québec*. Les auteurs réunis par Grenier et Morissette y dressent un état des lieux parcellaire de la féodalité québécoise. Ils n'entrent pas dans le débat opposant la seigneurie française au canton britannique.

Ce collectif se concentre plutôt sur l'évolution du régime seigneurial entre la Conquête de 1760 et l'abolition des droits et devoirs féodaux en 1854. Cette année-là, le gouvernement du Canada-Uni offre deux options aux censitaires. Ils peuvent racheter la rente annuelle qu'ils versent au seigneur pour occuper leur terre ou continuer leurs paiements. La seconde option l'emporte dans 80% des cas, par apathie ou pour éviter les frais de notaire.

S'ils perdent leurs privilèges, les seigneurs sortent gagnants de l'opération. En plus de leur domaine, ils conservent les terres non concédées de leur fief. C'est le cas du Séminaire de Québec, qui possède toujours l'arrière-pays forestier de la seigneurie de Beaupré, un territoire trois fois plus vaste que l'île de Montréal. On vient d'ailleurs d'y ériger un imposant parc éolien de 365 MW. *«Ces terres furent* [peut-être] *le plus grand cadeau jamais donné à des particuliers par l'État dans l'histoire du Québec»*, avance Grenier.



La rupture

Au début du XXe siècle, les rentes seigneuriales touchent encore un Québécois sur six. Leur persistance est dénoncée par le député Télesphore-Damien Bouchard: *«Les populations assujetties à ce tribut ont vainement cherché à le faire disparaître de notre territoire, qui est probablement un des derniers à le subir dans l'univers!»* s'exclame l'élu libéral en 1926. Son intervention va entraîner la transformation des rentes en taxe municipale.

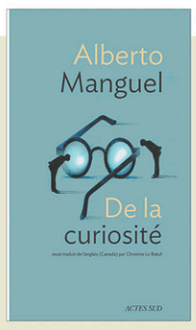
La rupture définitive du lien féodal est réalisée en 1940 sous le regard critique de la jeune journaliste Gabrielle Roy, qui écrit alors dans le *Bulletin des agriculteurs*. Selon Grenier, la future romancière *«fut peut-être la seule, à cette époque, à relever le coût de cette ultime opération d'indemnisation»* qui tourne de nouveau à l'avantage des seigneurs.

Entre 1940 et 1950, c'est plus de trois millions de dollars qui seront versés aux anciens détenteurs des fiefs par le syndicat chargé de leur liquidation. Parmi les bénéficiaires se trouve Henri Bourassa, le fondateur du *Devoir*, qui encaisse la rondelette somme de 10 000$ pour le rachat des rentes héritées de son grand-père, Louis-Joseph Papineau.

Le Devoir

NOUVEAUX REGARDS EN HISTOIRE SEIGNEURIALE AU QUÉBEC
Sous la direction de Benoît Grenier et Michel Morissette
Septentrion
Québec, 2016, 488 pages

LA VITRINE



LECTURE

DE LA CURIOSITÉ
Alberto Manguel
Traduit de l'anglais par Christine Le Bœuf
Actes Sud/Leméac
Arles et Montréal, 2015, 432 pages

L'un des premiers mots que l'on apprend dans l'enfance — et dont on abuse assez vite — est probablement «pourquoi». *«Curieux de la curiosité»*, du *«Connais-toi toi-même»* de Socrate au *«Que sais-je?»* de Montaigne, Alberto Manguel nous convie à un voyage érudit aux origines du moteur principal de la connaissance en compagnie de Dante et de sa *Divine comédie*, qui *«toute entière peut être lue comme le cheminement de la curiosité d'un homme»*. Un livre infini et sans égal, aux yeux de l'essayiste canadien, autant par sa profondeur, que par son ampleur et la complexité de sa construction. Promenade elle aussi en profondeur, pleine de zigzags, où l'on croise autant Ismail Kadaré que Robert Oppenheimer, *De la curiosité* est toutefois plus aride qu'*Une histoire de la lecture* (1998), le livre qui a valu à Manguel une renommée mondiale.

Christian Desmeules

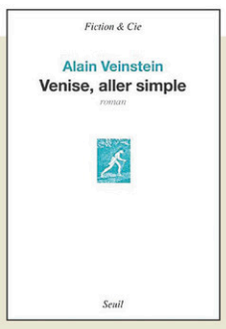


ESSAI

VOLTAIRE OU LE JIHAD
LE SUICIDE DE LA CULTURE OCCIDENTALE
Jean-Paul Brighelli
L'Archipel
Paris, 2015, 208 pages

Du Brighelli, ça ressemble à du Finkielkraut en plus rêche. Enseignant de littérature à Marseille et chroniqueur au magazine *Le Point*, l'essayiste est un défenseur acharné de l'école républicaine, c'est-à-dire traditionnelle, et un virulent contempteur des pédagogies nouvelles. Dans cet essai impétueux, il défend la thèse selon laquelle la culture occidentale ouvre la porte à tous les fanatismes en se détruisant de l'intérieur. Inspiré par l'héritage des Lumières et de Voltaire, Brighelli défend la laïcité, le grec et le latin ainsi que les bonnes vieilles méthodes pédagogiques et fustige sans ménagement la déconstruction, le communautarisme, les jeux vidéo, la dictature des nouvelles technologies de l'information et de la communication, la repentance historique, Jean-Jacques Rousseau et l'hédonisme libéral. *«Le mépris de la culture* […] *ouvre aujourd'hui la voie à tous les jihads de substitution»*, écrit-il. C'est abrupt et sans nuances, mais tonique.

Louis Cornellier

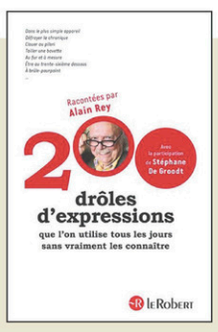


JOURNAL

VENISE, ALLER SIMPLE
Alain Veinstein
Seuil
Paris, 2016, 293 pages

Dans *Venise, aller simple*, son quelque vingt-quatrième livre, le journaliste littéraire de France Culture, poète et romancier Alain Veinstein, publie une suite de 88 fragments, des jours et des nuits d'errance, de souvenirs, de songes et de mémoires. Mélanges autobiographiques, cette belle somme narrative et inventive est un essai sur la vie, sur l'amour libre et sur le monde littéraire, qu'il a animé en ondes radiophoniques pendant 30 ans au quotidien. Ce journal d'écrivain, par sa nostalgie, son élégance et son érudition tranquille, fait penser à l'écriture de Gilles Archambault. Par ailleurs, Veinstein, limogé brutalement de son emploi, y consigne son amertume, retrouvant un franc-parler notable concernant l'excès de lecture, le ressassement des livres, les effets de carrière et toutes les épreuves surmontées. Sa poésie troue ce journal intime pour contrer la déperdition avec bonheur. Qui était habitué à suivre en balado *Du jour au lendemain* ou *Surpris par la nuit* sur France Culture retrouvera donc la voix, cette fois écrite, d'un écrivain qui se tenait en retrait, complice attentif à la parole d'autrui. Ce journalisme-là est rare. C'est sa large palette à fines touches de sensations et d'émotions qui témoigne et enrichit la vie littéraire.

Guylaine Massoutre



LANGUE

200 DRÔLES D'EXPRESSIONS
QUE L'ON UTILISE TOUS LES JOURS SANS VRAIMENT LES CONNAÎTRE
Alain Rey, avec Stéphane De Groodt
Le Robert
Paris, 2015, 416 pages

Alain Rey, linguiste admirable qui œuvre entre autres aux dictionnaires Le Robert, s'amuse ici à nous livrer l'histoire d'expressions dont on a oublié les origines, et qui parfois portent en elles des mots autrement effacés — comme pour *«férir»*, recroquevillé désormais uniquement dans *«sans coup férir»* ou *«être féru de…»*. On surfe avec plaisir sur l'érudition de Rey et de son équipe, à travers les *«à l'aune de…»*, *«tous azimuts»*, *«faire un four»* et autres *«sainte-nitouche»*. On saute les mots du comédien Stéphane De Groodt, dont l'humour semble, dans sa traversée de l'Atlantique, s'être métamorphosé en cabotinage inutile. Apprendre qu'un boute-en-train était dans les haras le cheval que l'on approchait des femelles pour déceler celles qui étaient en chaleur est assez drôle en soi. Rajouter en encadré que «[c]*ette expression vient de "bouter le feu", ou "allumer le feu" pour les* fans *de Johnny»* distille un *hexagonisme* qui ne devrait plus être de mise en 2016 quand on parle de langue française. Du moins pas aux éditions Le Robert. Un détail, mais lourd, qui ne gâte heureusement pas le plaisir que procure l'ensemble du bouquin.

Catherine Lalonde